



Je rêvais à l'origine d'être l'unique occupant d'une bibliothèque digne en volume des couvents baroques de l'Europe Centrale - Autriche, Bavière, Bohême... Je m'imaginai vivre dans l'un de ces palais dédiés aux arts et aux savoirs qui offrent, sur deux étages, des kilomètres d'ouvrages reliés en cuir crème, pris entre des boiseries blanches, qui donnent l'impression de visiter le monde en même temps qu'on marche en quête de récits capables de l'interpréter ou de le réinventer. J'y aurais rangé, au milieu des mappemondes et des cartes qui, une fois étalées, me font aussi voyager sans avoir à prendre l'avion, toutes les littératures du monde selon leur langue, de l'albanais au zoulou, et le nom de leurs auteurs, toujours de A à Z, de sorte que je serais dans les premiers rayons du département français et ma grand-mère, Catherine

Zuccarelli, dans les derniers (mais elle siège en vérité dans mon rayon corse). J'y rangerais aussi les ouvrages décisifs des disciplines et des genres qui me touchent - histoire et géographie, psychanalyse et philosophie, espionnage et imposture...

Ma vie réelle se situe à l'exact inverse de ce rêve. Le prix de l'immobilier ayant été multiplié par cinq en trente ans à Paris, j'ai dû sacrifier, après le sommet atteint en 2001 avec une bibliothèque courant sur 50 mètres carrés et 3 mètres 35 de hauteur, des milliers de volumes - une amputation si brutale que je ne touche plus qu'avec précaution mes livres, de crainte de rouvrir leurs blessures. Il est vrai que je reçois chaque semaine des milliers de pages en tant que critique, et que la plupart des livres avec qui je vis